

Combats d'un point d'appui DURY en 1940 : 9e et 10e Cp. du 56e Rgt. d'inf. [suite]

Autor(en): **Montfort, M.-H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **107 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

n'est pas jusqu'au dosage des éléments mécanisés et motorisés, malgré quelques renforcements dont ils sont encore susceptibles, qui ne tienne compte de la saturation vite atteinte de notre réseau routier sur le Plateau.

Leur œuvre réalisée pour l'essentiel, laissant à d'autres la mission de perfectionner et de roder le nouvel instrument, mais assurés de la continuité indispensable à la réussite de l'entreprise, deux grands chefs, membres de la Commission de défense nationale, les commandants de corps Nager et Gonard, viennent de prendre une retraite bien méritée. L'adieu de l'armée leur a été exprimé et le salut à leurs successeurs a été présenté tout récemment par le rédacteur en chef de cette revue ¹. Ces départs ont déterminé un vaste mouvement de mutations, qui s'est propagé à travers tout l'ordre de bataille entre temps modifié. Nous en avons reproduit l'essentiel dans les tableaux précédents.

Colonel EMG RAPP

Combats d'un point d'appui DURY — 1940

9^e et 10^e Cp. du 56^e Rgt. d'inf.

(Suite)

4. LES OPÉRATIONS

a) 5 Juin, 0000 h. à 1200 h.

A Dury, aux alentours de 0000 h., le sous-lieutenant Gruère (sct. 4 - 9^e cp.) rentre d'une patrouille dont l'avait chargé le colonel commandant l'infanterie divisionnaire. Il a nettement décelé les préparatifs de l'offensive générale allemande :

¹N° de janvier 1962.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de perspicacité pour me rendre compte que les Allemands préparaient une attaque blindée d'envergure. Les bruits de moteur qui me parvenaient des lisières Sud d'Amiens étaient à cet égard significatifs. De retour à mon PC, je me hâtais de rendre compte de ces indices à la division. On me répondit, sans l'ombre d'une hésitation, que ces bruits que j'imputais aux chars étaient à mettre sur le compte des vieilles automobiles que les Allemands récupéraient à Amiens. Convaincu de mon inexpérience, je n'en pris pas moins les mesures de sécurité contre une attaque éventuelle.

Dans le courant de la nuit, cependant, le commandement revient sur cette appréciation quelque peu hasardeuse... L'artillerie française entreprend alors quelques tirs de harcèlement, et, entre 0330 et 0400 h., les sections sont alarmées. Le Commandement invite les troupes à prendre « toutes dispositions utiles pour faire face à une attaque par parachutistes ». Les points d'appui sont bientôt prêts à recevoir le choc.

La préparation d'artillerie allemande commence vers 0400 h. Elle est courte — 20 minutes environ — mais extrêmement violente. Un Allemand¹ écrit :

Soudain se déchaîna un roulement de tonnerre ininterrompu, mêlé de sifflements et de hurlements faisant trembler l'atmosphère. Des centaines de canons allemands s'illuminaient de leurs de départ. Les obus succédaient aux obus, ils sifflaient au-dessus de nos têtes en direction de l'ennemi. Un concert infernal que nous n'avions pas encore été à même d'entendre au cours de la campagne, à l'exception des dix dernières minutes de bombardement sur Varsovie. Mais celui-ci était à la mesure de la Somme !

... Les premiers objectifs étaient Saint-Fuscien et Dury.

... Dury, ce village maudit où, en 1870, les Français offrirent la dernière résistance... etc.

Terrées dans leurs trous, les 9^e et 10^e compagnies laissent passer l'orage. En dépit de sa violence, il ne cause que des pertes insignifiantes aux défenseurs. Puis, soudain, à 0415 h., c'est le silence. L'attaque aussi.

¹ Christoph Freiherr VON IMPHOFF : *Sturm durch Frankreich*. — Hugo Verlag, Berlin.

... J'en suis averti, écrit le sous-lieutenant Courcenet (cdt. 9^e cp.), par les feux de nos armes automatiques qui tirent à grande cadence. Je demande aussitôt des munitions au bataillon.

Effectivement, c'est dans le secteur Est de la 9^e compagnie que porte le premier effort allemand (fig. 3). Le point d'appui de la 4^e section du sous-lieutenant Gruère supporte donc le choc. Écoutons le chef de section :

De mon PC, je vis très nettement les chars opérer une sorte de mouvement en V pour éviter le village de Dury qu'ils savaient fortement miné. L'infanterie allemande dévala les pentes ¹ dominant le village. Les hommes eurent assez de sang-froid pour ne pas tirer aussitôt après le débouché de la base de départ. Je donnai l'ordre de feu au moment où les Allemands étaient à quelque cent mètres. Visiblement surpris par la violence de notre feu, ils refluèrent en désordre, en laissant de nombreux morts. Ils pensaient, sans aucun doute, que la préparation d'artillerie avait anéanti les quelques défenseurs du village. Or cette préparation n'avait touché personne dans ma section. Quelques Allemands essayèrent de s'accrocher derrière une haie, dans un fossé. Je parvins à les déloger avec un tir de grenades à fusil. Pour compléter leur désarroi, je fis faire un tir de mortiers de 60 qui s'appliqua sur eux au moment où ils atteignaient leur base de départ, pour se regrouper. L'artillerie française demeura toujours silencieuse, malgré les demandes de tir de barrage. Pas un homme de touché dans mon point d'appui.

A 0440 h., l'échec allemand devant les positions de la section Gruère est définitif. L'Allemand écrit lui-même :

Dès le début de l'attaque, les unités allemandes furent placées devant leur plus lourde tâche ; on put constater que l'ennemi s'accrochait littéralement des pieds et des mains au sol et que ses lignes avaient été aménagées avec le plus grand soin ².

L'agresseur va éviter, dès lors, d'aborder à nouveau Dury dans ce même secteur et va porter son effort principal à l'Ouest de la route nationale. A 0600 h., l'attaque allemande repart (fig. 3).

¹ Terme impropre : il s'agit moins de pentes que d'un plateau très légèrement incliné.

² La section 4 du sous-lieutenant Gruère avait effectivement pu pousser assez avant son organisation défensive.

La section 1 (10^e Cp. - sgt chef Tatu) reçoit cette fois l'assaut. Il est sévère, car l'assaillant, décidé à mettre le prix, engage des effectifs importants, de l'ordre d'un bataillon renforcé. A nouveau, l'artillerie prépare le terrain. Au moment où l'infanterie allemande l'aborde, le village disparaît dans le fracas des explosions, derrière un écran de poussière, de flammes, de fumée.

Dès le début du combat, le commandant e.r. de la 10^e compagnie, le lieutenant Faton, qui se trouve près de la section 1, est mortellement blessé. Le capitaine Canet ne le remplace pas et cumule dès lors le commandement du centre de résistance avec celui de la 10^e compagnie. Très rapidement l'engagement revêt un caractère de particulier acharnement. Les Allemands utilisent habilement les couverts qu'offrent les vergers autour du point d'appui et parviennent à progresser. Néanmoins, la résistance française ne tarde pas à se raidir. L'élan de l'agresseur faiblit devant le front Nord du point d'appui de la section 1 (10^e cp.) puis s'arrête (fig. 3).

Mais déjà une manœuvre de débordement se dessine. L'intention de l'assaillant est évidente : tourner par l'ouest le point d'appui de la section Tatu, puis le couper de la 10^e compagnie. Les premiers éléments allemands atteignent déjà le chemin des Foulons (fig. 2 et 3), d'où, bifurquant vers le sud-ouest, ils cherchent à percer en direction de la route nationale. Dans le point d'appui de la section 1 menacé d'encercllement, on ne réalise que mal ce nouveau danger. Le sergent chef Tatu écrit en effet :

L'attaque allemande semble se dérouler surtout sur la gauche où l'ennemi fait grand bruit. Je perçois en effet des cris, des hurlements, dont certains scandés par la voix d'un chef. Les coups de feu se rapprochent du groupe III dont le fusil mitrailleur paraît silencieux ; que se passe-t-il ? J'ignore ce qu'il y a sur la gauche et un encercllement sur ce côté me vient à l'esprit. J'envoie plusieurs grenades à fusil dans cette direction, mais l'ennemi semble avancer plutôt vers le village.

Par bonheur, si le chef de la section 1 n'a guère vu la menace, le commandant du centre de résistance, alerté par

la section 3 (adj. Leroy) qui voit les Allemands défilier devant elle, prend aussitôt les contre-mesures qui s'imposent. Il alarme la section de réserve de la 10^e compagnie (sct. 4 -asp. Calvet - au Château), lui donne l'ordre de traverser les positions de la section 3 (Bois du Crocq), de prendre de flanc la droite de la poussée allemande et de rétablir, dans son intégrité, la liaison menacée avec le point d'appui Tatu (fig. 2 et 3).

Il est 0700 h. quand la contre-attaque de la section 4 (Calvet) démarre. L'aspirant Calvet décrit son intervention :

L'aile droite de la section s'est à peine mise en marche (dans le Bois du Crocq) qu'elle se trouve aux prises avec quelques éléments ennemis perchés sur les arbres. Les voltigeurs ouvrent le feu et les neutralisent. La progression continue : il faut atteindre coûte que coûte la première section. Je décide de traverser d'un bond le chemin des Foulons pour atteindre le verger de pommiers au sud du point d'appui de la première section. La section Calvet progresse lentement pour arriver près du chemin ; elle se trouve alors aux prises avec l'ennemi qui voulait prendre le même chemin afin de contourner et d'encercler la première section. La lutte devient tout de suite sérieuse, un chef de groupe est blessé. Je m'efforce de combiner le feu avec le mouvement, mais la chose est difficile, car des tireurs allemands sont perchés sur les arbres et sont extrêmement difficiles à repérer. Au bout d'une demi-heure d'une lutte farouche, l'ennemi cède du terrain. En faisant des bonds, homme par homme, la section arrive à franchir le chemin et à atteindre le verger, où, utilisant le couvert des arbres et des trous d'obus, elle parvient enfin auprès des camarades de la première section qui luttent courageusement. Grâce à l'intervention de ma 4^e section, l'encercllement du point d'appui Tatu a pu être évité.

La contre-attaque ordonnée par le capitaine Canet a donc réussi. La section 1 est dégagée. Mais la situation n'est pas rétablie pour autant. Car, à peine repoussés devant le point d'appui Tatu, les Allemands entreprennent un nouvel effort, cette fois sur l'aile gauche du dispositif français (Fig. 2 et 3), où tient la section 2 du sous-lieutenant Bertrand.

Cette nouvelle ruée va être particulièrement violente. Une compagnie entière aborde le point d'appui de la section Bertrand. La 2^e section (10^e cp.) livre un combat désespéré.

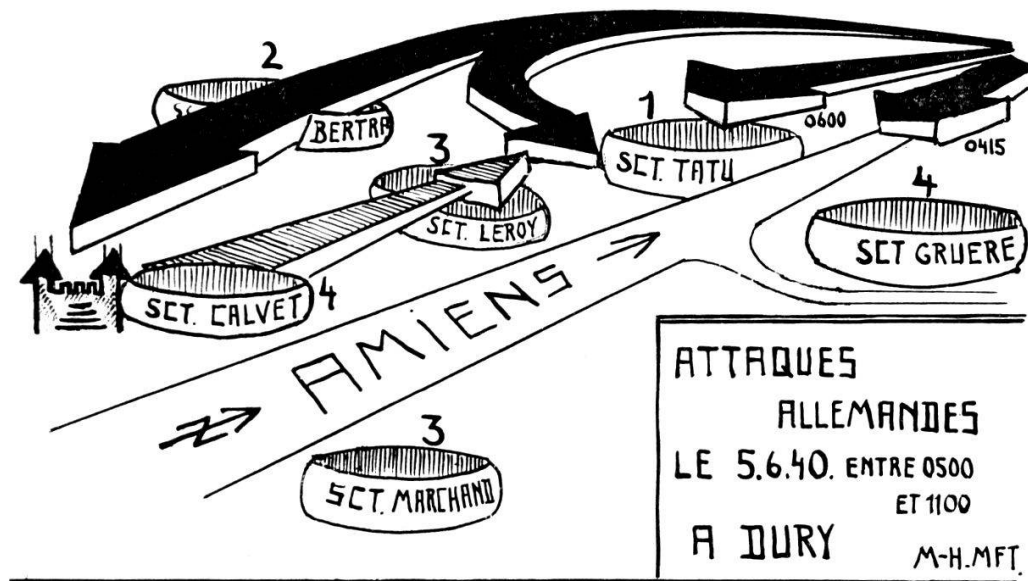


FIG. 3.

Les positions qu'elle occupe n'ont pas été préparées comme ont pu l'être celles des sections Gruère et Tatu qui viennent de résister victorieusement. La troupe, conformément aux ordres, tient cependant sur place ; personne ne se replie. Il n'y aura plus de témoins survivants parmi les cadres pour raconter la résistance de cette section. C'est le chef de la 4^e section, l'aspirant Calvet, qui nous en fait le récit :

La 2^e section du sous-lieutenant Bertrand reçoit un choc formidable. L'ennemi cherche à l'anéantir en enlevant les positions à la grenade ; les armes automatiques, les fusils tirent sans arrêt ; mais la partie à défendre est boisée ; l'adversaire en nombre imposant utilise les arbres de façon parfaite pour essayer de s'approcher des trous, afin de lancer les grenades. Bientôt la vaillante section qui se bat avec un courage admirable est complètement détruite ; elle n'a pu résister à la poussée adverse équivalant à celle d'une compagnie ; elle a de nombreux tués, parmi lesquels son chef, le sous-lieutenant Bertrand, âgé de dix-neuf ans et demi ; il a reçu une grenade en pleine poitrine et n'a survécu que deux minutes, se contractant sur lui-même, se signant, et rendant le dernier soupir sans un cri, sans une plainte. Son agent de transmission qui se trouvait dans le même trou que lui s'est servi de son corps pour se parer de nouveaux coups et continuer le combat...

La 2^e section est détruite. L'agresseur a pénétré pour la première fois profondément dans la gauche du centre de résistance. La section P (sous-lieutenant Pithois) est menacée d'isolement (Fig. 2 et 4) ; l'ennemi progresse sur sa droite et elle prend le combat dans cette direction. Néanmoins, essoufflé, pris sous les feux croisés des sections 3 (Leroy — + débris section 2) et Pithois, l'Allemand n'exploite pas son avantage :

Les Allemands, observe l'aspirant Calvet, ne parviennent pas à entamer les positions comme ils devaient le souhaiter ; en revanche, ils ont de nombreux morts et blessés. De guerre las, et voyant qu'ils ne peuvent réussir, ils se retirent progressivement en laissant leurs morts sur le terrain ; il est environ 1000 h.

Arrêté en dépit de ses succès initiaux devant le front de la 10^e compagnie, l'assaillant tente alors un nouvel effort, dans le secteur Est du village. La section Gruère (9^e cp. — sct. 4) est à nouveau fortement engagée (Fig. 2). Le chef de section raconte cette nouvelle tentative :

Cette nouvelle action offensive revêt les proportions d'une véritable attaque. Elle est soutenue par deux chars embossés derrière la crête qui tirent de plein fouet dans les murs du jardin. Les deux chars furent anéantis par le canon de 25. Ils avaient cependant eu le temps de faire sauter le dépôt de mines se trouvant au-dessus des emplacements de la 3^e section (adj. Marchand), dans le Château Lepage, ensevelissant un groupe de mitrailleurs dans la cave. Je détachai quelques hommes pour aider au dégagement des malheureux qui n'étaient pas tous morts. Je dus bientôt les rappeler, car les Allemands se montraient de plus en plus pressants, et il n'était pas trop de tous les hommes de la section pour les contenir. Une mitrailleuse, en particulier, s'était installée dans un champ de blé, sur la droite, et elle arrosait le jardin par les brèches des murs, rendant ainsi impossible toute circulation. J'essayai de la neutraliser au fusil mitrailleur, puis avec des grenades à fusil, mais elle semblait invulnérable. J'utilisai enfin le canon de 25, à des fins qui ne sont pas prévues par le règlement. D'un seul coup de cette arme, un aspirant me débarrassa de cette mitrailleuse qui commençait à saper le moral de mes hommes.

Bientôt arrêté à l'Est de la route nationale, comme il l'avait été à l'Ouest, l'assaillant, vers les 1100 h., relâche sa pression. En plusieurs points, même, il se retire.

Le bombardement reprend de plus belle sur tout le centre de résistance. L'aviation vient à la rescousse de l'artillerie ; Dury disparaît dans la fumée et, pour une bonne partie, brûle. Le commandant de la 9^e compagnie demande les tirs d'artillerie français de contre-préparation qui avaient été calculés. Seul est effectué le tir de 75, réglé sur le cimetière de Dury ; toutes les liaisons fils de l'artillerie sont détruites depuis 0500 h. Le sous-lieutenant Courcenet (cdt. 9^e cp.) écrit :

Pour compenser, dans la mesure du possible, ce manque d'artillerie, je fais intervenir mon groupe de mortiers de 81. Plusieurs tirs sont effectués sur la base de départ ennemie. Malheureusement, nous avons peu de munitions.

Vers 1200 h., ce 5 juin, le bombardement faiblit. Une accalmie relative s'établit. La première tentative allemande pour ouvrir la Nationale 16, la route de Paris, vient d'échouer.

A la sortie sud d'Amiens, exposés dangereusement aux feux de l'artillerie française, les motorisés de la Wehrmacht, en longues colonnes, attendent impatiemment de pouvoir s'élancer. Mais Dury bouche. Dury tient. De la prise de Dury dépend le succès de l'offensive. Dury doit tomber. Et fébrilement, relevant devant le village les unités qui viennent d'être repoussées, le Commandement allemand, avec des troupes fraîches, prépare un nouvel assaut.

* * *

Situation du Centre de résistance le 5.6.1940, à 1200 h. :

Recensant ses moyens, et faisant le point de la situation, le capitaine Canet fait les constatations suivantes :

9^e compagnie :

les positions tiennent. On dénombre six tués et 11 blessés (dont le chef de la 3^e sct.). 3 disparus (dont le chef de la 2^e sct.).

10e compagnie :

Les positions sont fortement entamées dans le secteur gauche (sect. 2 et P.). L'ennemi a pénétré profondément dans les lignes. Le commandant de la 10^e compagnie (lt. Faton) est tué. La section 2 a cessé d'exister. Le chef de la section 2 (sous-lt. Bertrand) est tué. Lourdes pertes dans les sections 1 (Tatu), P. (Pithois) et 4 (Calvet).

En outre, dans l'ensemble du centre de résistance, le problème du ravitaillement, munitions et subsistances, comme aussi celui de l'évacuation des blessés, commence à se poser. La 10^e compagnie n'a pas été ravitaillée. Plus favorisée, la 9^e compagnie a bénéficié de l'apport de deux chenillettes (le conducteur de l'une d'entre elles fut décapité dans son véhicule par un éclat d'obus) qui, écrit le commandant de compagnie

... ont à peu près compensé les dépenses en cartouches de fusils et mitrailleuses. Pour les fusils mitrailleurs, il me manque environ 2000 cartouches... Pour ce qui est des vivres, les ressources du village permettent aux hommes de se sustenter un peu.

Le capitaine Canet ne peut que constater : la situation est sérieuse. Il relit une fois encore sa mission : « tenir Dury . . . Barrer l'axe Amiens-Essertaux-Paris, sans esprit de recul ». Mais a-t-il encore les moyens de tenir dans le dispositif actuel ? Ne doit-il pas regrouper son monde pour mieux accomplir sa mission ? A la même heure, devant lui, l'Allemand note :

La victoire dépend de Dury... ¹

Le centre de résistance français n'a aucun ménagement à attendre...

b) *5 juin, 1200 h. à 2400 h.*

Il est 1330 h. environ quand le bombardement allemand recommence. Dans le village en ruines et en feu, la circulation est de plus en plus difficile. Toutes autres liaisons que celles par coureurs sont interrompues.

¹ VON IMPHOFF : *Sturm durch Frankreich*. — Hugo Verlag, Berlin.

Tandis que l'artillerie tire sur le village, les Allemands amorcent un grand mouvement d'encercllement par l'Est. Le commandant de la 9^e compagnie écrit :

... Le lieutenant Gruère me signale que l'ennemi amorce un grand mouvement d'encercllement par l'Est ; son intention est de passer à l'abri des feux du village, en passant derrière la cote 115 (Fig. 2). Je fais préparer des tirs de 81 qui sont exécutés avec un plein succès. L'ennemi est stoppé.

Et le lieutenant Gruère confirme :

J'eus la satisfaction de voir un barrage de mortiers de 81 s'abattre exactement sur la position que j'avais indiquée.

Arrêtés latéralement par le feu des lance-mines, les Allemands reprennent aussitôt leur effort frontal devant les positions de la 10^e compagnie. La section 1 (sgt. chef Tatu) est à nouveau fortement engagée. L'ennemi progresse dans l'ancien secteur de la section 2 (sous-lt. Bertrand †). La menace d'enveloppement de la 10^e compagnie, terriblement éprouvée, se confirme (Fig. 4). Les munitions manquent. Les pertes augmentent. Indifférent aux siennes — qui sont lourdes, très lourdes — l'assaillant qui, à n'importe quel prix, veut emporter la décision, intensifie ses efforts.

Le capitaine Canet, commandant du centre de résistance, comprend bientôt que, s'il ne remanie pas son dispositif et ne regroupe pas ses moyens, l'ennemi percera. Il convoque à son PC (Château) le commandant de la 9^e compagnie (sous-lt. Courcenet), et, avec lui, étudie les solutions possibles :

Nous étudions les moyens de remplir notre mission au mieux, avec nos moyens qui se réduisent de minute en minute. Le but est d'empêcher l'ennemi d'utiliser la route. Nous le pouvons en nous accrochant au village que traverse cette route.

Barrer la route ? Les deux officiers tombent d'accord qu'ils ne pourront bientôt plus remplir cette mission dans le nord du village. Le centre ne s'y prête pas. Le sud de la localité ? Pourquoi pas ? Il y a justement là cet ancien PC de Foch,

cette villa Charpentier qui sert actuellement de PC à la 9^e compagnie ; construction relativement solide, entourée d'un petit parc que borde un mur d'enceinte. Qui tient cette maison tient la route. Et, lentement, la décision s'insinue : faire de ces derniers bâtiments du village le « réduit » de la défense ; y retirer progressivement les hommes et les moyens encore disponibles.

Comment ?

Le capitaine Canet expose bientôt son plan (Fig. 4).

Première phase : la section Gruère (9^e cp. - sct. 4), la section Tatu (10^e cp. - sct. 1) et la section P (29^e rgt. inf.) constitueront la couverture. Sous leur protection, la 9^e compagnie (sct. 3-2-1) gagnera directement la villa Charpentier par les maisons situées à l'est de la route nationale. Simultanément, la 10^e compagnie (sct. 3 et survivants de la sct. 2) se repliera sur le Château où la section 4 (Calvet), déjà en place, organisera une position de recueil. La 10^e compagnie, derrière le mur d'enceinte, tiendra momentanément le Château.

Deuxième phase : les sections de couverture Gruère et Tatu seront retirées derrière la nouvelle position provisoire (sct. P. demeure en place) de la 10^e compagnie.

Troisième phase : sur ordre, nouveau décrochage de la 10^e compagnie (y compris la sct. P.), à travers les maisons situées à l'ouest de la route nationale, jusqu'à la villa Charpentier où elle sera recueillie par la 9^e compagnie, déjà en position, et où sera poursuivie la résistance à outrance.

L'opération entière, effectuée entre 1700 h. et 1730 h. se fera sous l'appui du feu de l'artillerie française que le commandant de la 9^e compagnie (sous-lt. Courcenet) demande au PC de bataillon.

Telle est l'idée de manœuvre.

La réalité va sensiblement différer.

C'est vers 1630 h. que l'ordre de repli est envoyé aux points d'appui des sections. Alors, la situation est déjà grave. Le commandant de la 9^e compagnie constate en effet :

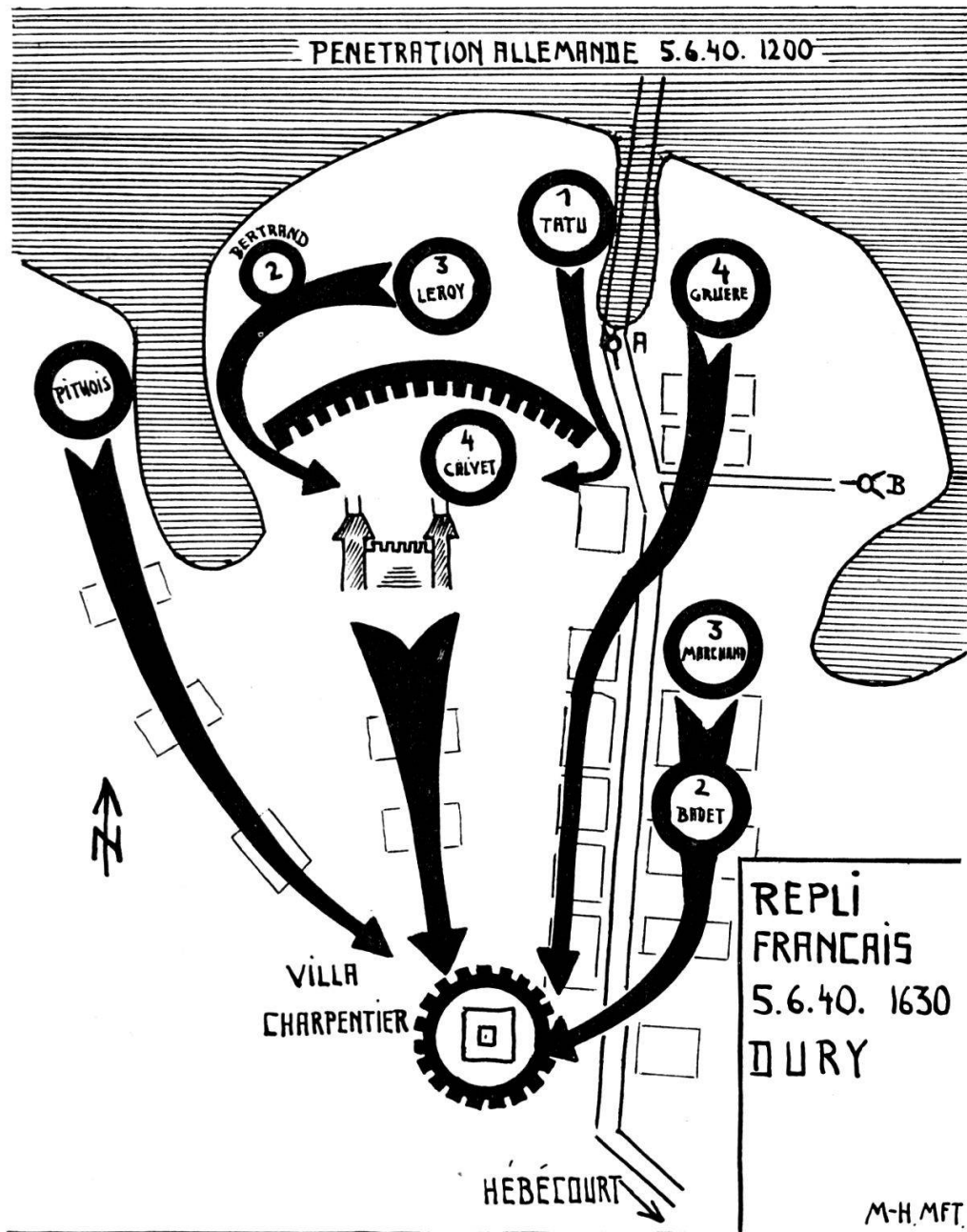


FIG. 4.

Au point de vue munitions, la situation devient angoissante ; nous n'avons eu que deux convois de ravitaillement et les FM ne cessent de tirer dans le bois en face du PC du Centre de résistance. Les pertes en hommes et en matériel s'accroissent : 3 canons de 25 ont été mis en pièces par le dernier bombardement, une section de mitrailleuses est neutralisée. Il n'y a plus d'obus de mortiers de 60 et de 81. Sur 15 fusils mitrailleurs mis en ligne, il m'en reste 8 utilisables...

C'est dans ces conditions, que, vers 1700 h., débute la première phase. Alors que la couverture tient solidement, le gros des 9^e et 10^e compagnies décroche.

Première constatation : l'artillerie française demeure muette. Celle de l'ennemi tonne. Et l'Allemand, se rendant compte que la défense mollit, pousse immédiatement de l'avant. Rapidement, les sections de couverture sont engagées en un violent combat, menacées bientôt d'être tournées. A l'Est du village, la section Maréchal (sect. 1.-9^e cp.), à la cote 115, est coupée de la 9^e compagnie et submergée. On n'aura plus jamais de ses nouvelles. Par bonheur, derrière l'enceinte du Château, le capitaine Canet a pu, en toute hâte, reformer son front (fig. 4). Tandis que, sur sa droite, la 9^e compagnie poursuit son mouvement rétrograde, il va, conformément à son plan, tenir le temps nécessaire au repli de la couverture, violemment attaquée.

La deuxième phase débute. L'ordre de repli aux sections Gruère et Tatu (fig. 4), porté par coureur, part du PC. Il parvient sans encombre à la section Tatu. Le sergent-chef écrit :

... Le bombardement cesse. Je sors pour aller dans les groupes voir s'il y a du dégât. A peine me suis-je rendu compte qu'il n'y a aucune perte que Dubayle arrive, m'apportant l'ordre oral du capitaine de se replier jusqu'au PC de la compagnie. Je transmets l'ordre aux groupes I et II qui rassemblent rapidement leurs armes et leurs munitions et tout le barda qu'ils peuvent emporter. Mon intention est de faire replier le groupe III le dernier, pour protéger le repli des deux autres. En arrivant au groupe III, je constate que les gars ont déjà décroché, suivant Dubayle (le coureur du PC). Par les vergers, les hommes longent la rue, et je les suis à une trentaine de mètres. Des mitraillettes se font entendre en arrière de nous, et je tire quelques cartouches, au jugé, dans les broussailles...

La section I (sgt-chef Tatu) a donc commencé son repli. Mais, sur sa droite, une tragédie se noue. Car la section Gruère (section 4 - 9^e cp.) ne décroche pas et demeure ainsi dangereusement en pointe, ses deux flancs largement exposés. Le chef de section explique :

L'ordre de repli fut donné oralement à un observateur d'artillerie dont l'observatoire était établi dans mes positions. Celui-ci fut incapable de me préciser le régiment, le signalement de celui qui avait apporté cet ordre. *Je décidai donc de ne pas l'exécuter*, conformément aux directives impérieuses qui nous avaient été données de n'exécuter aucun ordre qui ne soit écrit et signé. Je dépêchai néanmoins un agent de transmission vers le poste de commandement, pour plus ample information. Celui-ci me revint à peine dix minutes plus tard. Il n'avait pu passer. Nous étions quasi encerclés. Une mitrailleuse allemande battait la Grand-Rue de Dury jusqu'au tournant, une autre battait la rue transversale (en A et B sur la fig. 4). D'autre part, il avait quand même pu voir le repli de la section de gauche...

Les Allemands, en effet, ont immédiatement progressé. La seule issue qui demeure ouverte à la section Gruère est battue par un feu violent. Le sous-lieutenant, comprenant alors la validité de l'ordre verbal, décide de tenter l'opération de repli. Sur sa gauche, la section Tatu a terminé son mouvement et vient d'atteindre le Château. Il est seul encore en échelon avancé :

C'est pendant ce repli que j'ai perdu le plus de monde. Comme il était impossible de traverser la route, nous avons dû nous frayer un chemin à travers les fermes en flammes. La traversée des deux routes (fig. 4) fut extrêmement pénible. Nous sautions un à un d'une fenêtre et nous nous précipitions dans une mare. J'ai perdu dans ces deux traversées au moins une dizaine d'hommes.

A ce repli, le commandant de la 9^e compagnie apporte son témoignage :

Une fois de plus, le sang-froid du lieutenant Gruère sauvera sa section d'un mauvais pas. Cette section s'est frayé un chemin à la pioche à travers les pans de mur des maisons.

A 1745 h. environ, la 9^e compagnie, moins la section 1 (Adj. Maréchal) disparue, a atteint le nouveau secteur qui lui a été assigné, la villa Charpentier. La section Gruère, contrairement au plan initial, ne s'est pas retirée derrière la ligne de recueil de la 10^e compagnie, mais s'est repliée

directement sur la future position défensive. Les effectifs, les moyens de la 9^e compagnie sont fortement éprouvés ; la troupe est épuisée. Le sous-lieutenant Courcenet entreprend immédiatement la mise en état de défense des nouvelles positions.

La 10^e compagnie, derrière l'enceinte du Château, tient toujours. Le capitaine Canet prépare le décrochage général de l'unité, plus celui de la section P (fig. 4). Les blessés, les munitions, le matériel sont évacués sur le sud du village. Bientôt, tout est prêt.

La troisième et dernière phase peut commencer.

Mais, prévenant le mouvement, l'Allemand part à l'attaque... Le repli de la 10^e compagnie va s'effectuer dans les conditions les plus difficiles, sous la pression de l'ennemi. Pression terrible, car l'agresseur, cette fois, veut en finir. Il écrit ¹ :

Devant Dury, profondément échelonnées, les colonnes attendaient de pouvoir se précipiter sur la route, en direction de Paris. Mais le crépitement rapide des mitrailleuses françaises, le vrombissement continu de l'artillerie ennemie, appliquaient à la sortie sud une barrière difficilement surmontable. La troupe d'assaut était arrivée aux murs du parc, en abordant l'obstacle de front. Mais la résistance se faisait de plus en plus violente... Dans le nid de résistance se déroulait maintenant un combat sauvage, maison par maison.

Le village entier, à cette heure, n'est plus qu'un immense brasier. Les ruines s'amoncellent. Les liaisons entre les sections sont de plus en plus difficiles. Le chef de la section 4 (10^e cp. — asp. Calvet) nous donne un aperçu de ce combat en retraite (fig. 4) :

Vers 1800 h., nous subissons une nouvelle attaque très sérieuse. Une bataille extrêmement rude s'engage. Nous sommes attaqués par des troupes fraîches, nettement supérieures en nombre...

Le capitaine Canet donne l'ordre de repli sur le sud. Tout en combattant dans le parc, nous nous portons à hauteur du Château ; nous résistons là un certain temps, pour permettre le repli des derniers blessés, des derniers éléments du PC.

¹ VON IMPHOFF : *Sturm durch Frankreich*. — Hugo Verlag, Berlin.

Ensuite commence le repli à travers le village, repli très difficile, car les liaisons sont impossibles. De ce fait, la section Pithois, ainsi qu'un groupe de la 4^e section, se trouvent délaissés et sont dans l'obligation de se frayer un chemin à travers les haies, de faire à coups de crosses des brèches dans les murs, pour réussir à rejoindre les nouvelles positions ; ceci, bien entendu, sous la poursuite et le feu ennemis. Au cours de ce repli, le sous-lieutenant Pithois est tué.

Il est 1830 h. environ quand les derniers éléments de la 10^e compagnie atteignent à leur tour le réduit sud de la défense, la villa Charpentier, où la 9^e compagnie a déjà commencé à s'organiser. Les pertes ont été très lourdes durant le repli.

L'assaillant, qui pousse violemment, et qui croit visiblement, devant la manœuvre française, avoir percé, est alors cloué au sol par les feux qui partent de la nouvelle position. Parvenu au centre du village, sur la route nationale, il s'arrête un instant, puis, d'un seul élan, tente d'enfoncer la résistance :

La bataille farouche se rallume, écrit l'aspirant Calvet. L'ennemi lutte avec rage et nous lui opposons une résistance acharnée. Nous sortons bientôt vainqueurs, car l'adversaire, ne pouvant nous anéantir, se retire sur les lisières nord du village ; au cours de ce repli, il met le feu aux maisons voisines.

Ainsi, regroupé, diminué, le centre de résistance continue néanmoins à remplir sa mission. Une accalmie relative s'établit vers 1930 h. Le capitaine Canet recherche immédiatement la liaison vers le haut, avec le bataillon. Des agents de transmission parviennent à l'établir. Ils transmettent les demandes urgentes : il faut aux assiégés des munitions, du matériel sanitaire, des subsistances. Vers 2100 h., les blessés légers sont évacués vers le poste sanitaire de bataillon. La cave du centre de résistance est comble, et il faut prévoir de nouvelles places...

La nuit est tombée. Sporadiquement éclatent de longues rafales de mitrailleuses. Sur les flancs du village, en arrière

aussi, de temps à autre, un crépitement d'armes automatiques, une sourde détonation.

* * *

Situation du Centre de résistance, le 5.6.40, à 2400 h. :

Dans la villa Charpentier, et aux alentours immédiats, on réorganise la défense, on recense les effectifs et les moyens. Le capitaine Canet dispose de cinq chefs de section et de quelque 160 hommes. Pour l'ensemble des deux compagnies, 9 fusils-mitrailleurs, les armes individuelles, un groupe de mitrailleuses, un canon de 25.

Les lance-mines de 60 et de 81 sont là ; mais il n'y a plus de munitions. Ce problème munitions est d'ailleurs le plus alarmant. Il reste, en effet, en tout et pour tout :

3000 coups fusil

3000 coups FM

2 caisses obus canons de 25

150 grenades (y compris les grenades à fusil)

50-100 pièces mines anti-chars.

C'est maigre, on le voit.

Et l'espoir d'un problématique ravitaillement s'amenuise singulièrement, en cette nuit du 5 au 6 juin. Ces bruits de combat sur les arrières du centre de résistance, vers Rumigny, Hébécourt (fig. 1), ce fracas de chenilles des chars allemands, que l'on entend à l'Est, tout cela donne l'impression que le village ne va pas tarder à être complètement tourné, enveloppé, coupé de ses arrières. Pourtant, vers 2200 h., un coureur du bataillon est encore parvenu à joindre le capitaine Canet. Il apporte un ordre :

Tenir coûte que coûte le bouchon sud de Dury. Se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Contre-attaque imminente.

Contre-attaque ? Il n'en faut pas plus pour que le moral s'améliore. La troupe redouble d'ardeur dans la préparation

de ses positions défensives. On perce des créneaux dans les murs du parc, dans les murs de la maison, sous le toit. On creuse. Le sous-lieutenant Courcenet écrit :

Je fais placer une ceinture de mines antichars autour du point d'appui ; c'est le sergent-chef Darjaud qui dirige et accomplit la mission avec succès, malgré la proximité de l'ennemi.

Ainsi, en dépit de l'épuisement, on ne demeure pas inactif. L'espoir d'être bientôt délivrés par la contre-attaque promise soutient les courages.

L'Allemand, de son côté, *pour la troisième fois*, relève dans Dury en flammes ses troupes fatiguées, durement éprouvées. Il doit passer. Il faut passer, quoi qu'il puisse en coûter.

6 juin... Dans quelques heures, l'aube va poindre.

c) 6 juin, 0000 h. à 1200 h.

Vers 0330 h., le bombardement de l'artillerie allemande reprend. Durant plus d'une heure, les 105 martèlent ce qui reste du village. L'incendie généralisé s'étend ; le château et l'église sont gagnés par les flammes.

La première ruée de l'assaillant — c'est un bataillon de pionniers maintenant — a lieu aux alentours de 0500 h. Dans ce combat rapproché, au milieu des décombres, entre les maisons, les grenades à fusils et les grenades à main jouent un rôle capital. Ce sont ces armes que le défenseur utilise maintenant principalement, avec un plein succès ; l'ennemi est très vite arrêté, contraint à se terrer.

Les survivants des 9^e et 10^e compagnies luttent avec le fol espoir de voir enfin déboucher du sud la contre-attaque française qui doit les délivrer. Le capitaine Canet a organisé l'observation qui doit lui signaler l'approche des éléments amis attendus... De son côté, l'agresseur se rend compte qu'il a tout à perdre et rien à gagner en acceptant, dans les décombres, le corps à corps avec les Français. A courte distance, les moyens des défenseurs sont encore meurtriers. Ce qu'il

faut, c'est engager des armes qui liquideront ce réduit à distance ; ce qu'il faut, en première urgence, c'est ouvrir des champs de tir. Aussi, à 0630 h., un canon de 37 est poussé sur la route principale (fig. 5). A respectable distance, de plein fouet, il se met en demeure de détruire les pans de mur qui gênent l'engagement des mitrailleuses lourdes ; il s'ouvre à lui-même, à travers les maisons qui le séparent du centre de résistance, le champ de tir qui lui permettra de tirer directement sur la villa Charpentier. L'artillerie allemande, de son côté, recommence à tonner.

Puis, soudain, à 1000 h., dans le centre de résistance, c'est une explosion de joie :

Ils arrivent !

La contre-attaque attendue est signalée par les guetteurs !

En même temps qu'au loin, raconte l'aspirant Calvet, tirent les armes automatiques amies, nous apercevons trois gros chars qui viennent du Sud-Ouest ; ils se dirigent vers nous. Enfin la contre-attaque ! Une lueur d'espoir nous anime tous, les visages se dérident, le courage redouble. En hâte, avec de l'étoffe prise au hasard dans la maison du PC, nous confectionnons un grand drapeau aux couleurs françaises ; nous le plaçons à la grille, afin de nous faire repérer par les chars. Ceux-ci viennent très près de nous. Ils nous tirent dessus, et nous nous rendons compte que ce sont des ennemis (Fig. 5)...

Ainsi, cette fois, plus de doute, Dury est complètement isolé. L'aspirant Calvet continue :

Nos espoirs s'effondrent, les munitions baissent, les vivres manquent, l'effectif apte au combat diminue progressivement, la fatigue gagne tout le monde, nous nous efforçons de tenir bon, nous attendons cette contre-attaque...

Vers 1100 h., le canon de 37 allemand est enfin à même de tirer directement sur le centre de résistance...

L'infanterie allemande se prépare à donner le coup de grâce.

* * *

Situation du centre de résistance, le 6.6.40, à 1200 h. : la situation est grave. C'est aussi l'avis du commandant de la 9^e compagnie, le sous-lieutenant Courcenet :

En fin de matinée, la situation nous paraît critique. Il nous reste trois fusils mitrailleurs en état de marche, une trentaine de grenades de chaque catégorie. Quant aux munitions, elles baissent de plus en plus vite. De nouveau, le poste sanitaire est plein.

Le nombre des tués et des blessés, en effet n'a pas cessé d'augmenter. Les caves en sont bondées. Et cette fois, il n'est plus question de les évacuer. Les Allemands attaquent le centre de résistance sous tous les angles. Toutes autres liaisons que les liaisons fusées sont rompues avec l'arrière.

Les espoirs de délivrance, espoirs de ravitaillement, espoirs de liaison, se sont, à cette heure, envolés.

Faut-il tenter une percée vers l'arrière ? Peut-être serait-il encore temps... Le capitaine Canet — blessé lui aussi — et le sous-lieutenant Courcenet relisent une fois encore leur mission : « Tenir sans esprit de recul ... Barrer l'axe ... Se faire tuer sur place plutôt que de reculer... »

Un soupir : c'est bon, ils tiendront.

d) 6 juin 1200 h. à 1800 h.

La lente agonie de la défense commence.

Le sous-lieutenant Courcenet écrit :

A 1300 h., après un court mais violent bombardement, l'ennemi fait une nouvelle poussée qui l'amène jusqu'aux murs de clôture du PC où j'avais fait aménager des créneaux. Les guetteurs surpris (l'un d'eux est blessé) par les grenades ennemies se placent 20 m. en arrière. Les Allemands, profitant de l'occasion, occupent les créneaux avec deux mitraillettes et balayent la cour. Avec le sergent Sureau, nous prenons chacun deux grenades et d'un bond, nous reprenons les

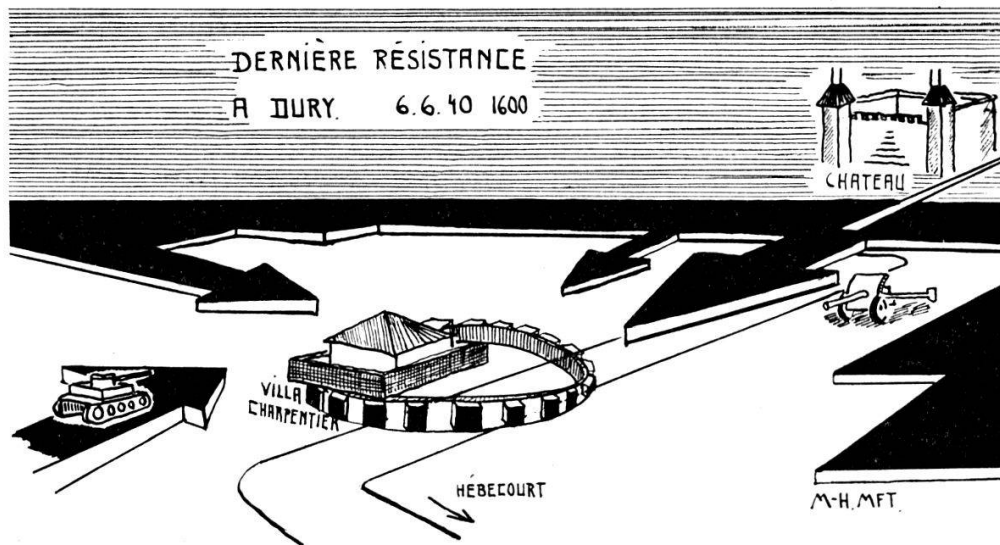


FIG. 5.

créneaux. L'ennemi a été touché. Cependant, à deux reprises, il faudra refaire ce travail, car les hommes sont exténués de fatigue. De plus, l'ennemi a placé des éléments armés de mitraillettes dans de gros marronniers situés dans un parc à 100 m. du PC. De ces observatoires, l'ennemi nous cause encore des pertes sensibles. Nous arrivons à en abattre quelques-uns au mousqueton.

Telle sera, en cet après-midi du 6 juin, la physionomie du combat. On lutte pour le mur d'enceinte de la villa (fig. 5). Les Allemands s'approchent de plus en plus nombreux, utilisant les arbres pour installer leurs appuis de feu, et les décombres pour exécuter leurs mouvements. Le chemin est ouvert au travers des murs à coups d'explosifs.

L'historique du 56^e Régiment d'infanterie décrit ainsi ce nouvel effort :

Le bataillon de pionniers ennemis chemine à l'aide de pétards de cheddite. Pétards, grenades, obus légers, sont lancés sur le bâtiment où les défenseurs résistent, mais où sont rassemblés de nombreux blessés. Explosions, fusillades, éclatements, produisent un fracas étourdissant au milieu de la fumée des incendies. Les murs sont ébranlés par les charges que l'ennemi parvient à placer à leur pied.

Par fusées, le centre de résistance demande à l'artillerie les tirs d'arrêt. Le message, cette fois, est compris. Les 75 fran-

çais entrent à leur tour en action. Malheureusement, c'est un nouveau drame ; car le tir est réglé trop court, et les obus arrivent en sifflant sur les positions même de la défense. Toutes les fusées d'allongement et d'alarme s'avèrent inutiles, et les 9^e et 10^e compagnies font l'expérience tragique de l'efficacité du feu de leur propre artillerie :

Durant un quart d'heure, raconte le sous-lieutenant Courcenet, nous essayons un tir meurtrier. Cinq morts et plusieurs blessés.

Ce tir aura au moins eu le mérite de stopper à quelque distance l'infanterie ennemie. Profitant d'une légère accalmie, les cadres du centre de résistance étudient la possibilité d'une percée vers l'arrière, car la mission ne va bientôt plus pouvoir être remplie. Il apparaît cependant bien vite, à l'examen, que le succès d'une semblable tentative est illusoire, au moins de jour : manque de moyens, manque de renseignements, épuisement de la troupe. De nuit, peut-être... Mais le centre de résistance va-t-il pouvoir durer jusqu'à la nuit ? C'est très douteux...

Succédant aux tirs de l'artillerie française, le tir de l'artillerie allemande a repris (1630 h.).

Dans la villa Charpentier, on recense les moyens encore à disposition :

Nous résistons tant que nous pouvons, écrit l'aspirant Calvet, mais nous n'avons plus de grenades, presque plus de cartouches à fusil et à fusils mitrailleurs, plus d'obus de mortiers. Nous n'avons plus de contacts ou de liaisons avec les éléments amis.

Progressivement, l'Allemand, qui sent la défense s'épuiser, encercle la villa d'un véritable anneau de feu. A 1700 h., le sous-lieutenant Courcenet signale au capitaine Canet l'état des munitions encore disponibles : 3 chargeurs de fusils mitrailleurs et une dizaine de grenades. C'est tout.

Nous sommes à bout, écrit l'aspirant Calvet. Nous n'avons pas vu pendant 48 h., un char ami, un avion ami. Nous n'avons reçu aucun renfort, aucun ravitaillement, nous avons été abandonnés...

De violentes salves de 105 et de mortiers tombent encore sur le centre de résistance. Puis soudain, c'est le silence, aussitôt troué par le crépitement rapide des armes automatiques allemandes. La cadence plus lente des fusils mitrailleurs français répond, puis se tait, faute de munitions. Seuls, dans la villa Charpentier, tirent encore quelques fusils.

Le sous-lieutenant Courcenet rapporte :

L'ennemi lance par-dessus les murs (ou bien les pose au pied), des charges allongées de 10 à 15 kg. de mélinite. L'effet moral est assez fort et l'on ne se voit plus guère dans la fumée.

Enfin, à 40 m. devant la porte du PC, l'ennemi réussit à installer une mitrailleuse lourde et ouvre le feu. De plus, un lance-flammes vient d'être amené...

De toute évidence, c'est la fin. Les caves du centre de résistance regorgent de blessés. Les munitions sont épuisées. L'ennemi tient maintenant ce qui subsiste du mur d'enceinte de la maison, et que, faute de moyens, les Français ne peuvent plus espérer reprendre. La villa, sous toutes ses faces, est exposée au feu violent des armes allemandes qui prennent impunément position à proximité immédiate, à découvert même.

Le médecin s'interpose alors : toute poursuite du combat ne conduira plus qu'à un inutile massacre des survivants, des blessés. Le capitaine Canet, de son côté, ne peut que constater qu'il ne remplit déjà plus sa mission : pratiquement l'axe qui traverse le village est allemand, définitivement. Alors ?... Déjà il a fait détruire tous les documents qui pourraient être utiles à l'ennemi et toutes les armes pour lesquelles il n'a plus de munitions. Mais il hésite encore à franchir le dernier pas...

L'ennemi va trancher ses hésitations ; un Allemand raconte ¹ :

A cet instant, le commandant d'un bataillon de pionniers franchit l'obstacle par l'arrière, sa petite troupe faisant bloc derrière lui.

¹ VON IMPHOFF : *Sturm durch Frankreich*. — Hugo Verlag, Berlin.

Derrière une haie, il repéra encore une fois la résistance, se leva et entraîna sa troupe vers l'avant, à travers le feu¹ avec ces mots : « Jeunes ! En avant ! » Il partit à l'assaut du nid de résistance, le pistolet à la main, et pénétra le premier dans le parc, après avoir franchi le mur. Le mouvement de surprise réussit. Pour les Français il n'était plus possible d'échapper : Reddition immédiate, ou la mort.

Il est 1745 h., ce 6 juin 1940. Dans Dury en flammes, le silence s'établit. Les Allemands entourent les défenseurs, enfin contraints à s'incliner.

Un capitaine allemand, raconte le sous-lieutenant Courcenet, pose une question naïve :

— Pourquoi avez-vous résisté si longtemps, vous saviez bien que vous étiez perdus, encerclés ?

— Pourquoi avez-vous attaqué si longtemps, en changeant trois fois de bataillon d'assaut ?

Le dialogue s'arrête là. L'officier allemand demande de l'eau.

Dans la cour, un officier allemand félicite brièvement le capitaine Canet.

Mais, devant le centre de résistance encore fumant, sur la route nationale, un fracas de chenilles et de moteurs monte, assourdissant. Dury est enfin tombé. La route de Paris est ouverte. Les colonnes allemandes, qui attendaient depuis deux jours de pouvoir s'élancer, se ruent en formation serrée vers le Sud.

« La victoire dépend de Dury », écrivait 48 heures plus tôt l'officier allemand...

(à suivre)

Capitaine M.-H. MONFORT

¹ Nous venons de voir que ce feu était pratiquement inexistant.